

MARDIS

PC Jupiter

Le poste de commandement Jupiter était plongé dans la pénombre. Seul l'écran vidéo diffusait une lumière bleutée. Les personnes présentes se levèrent à l'arrivée du chef de l'état.

– Alors, où en est-on ?

– Les hélicoptères sont à 4 minutes de l'objectif, monsieur le président.

– Vous êtes certains que la cible est là ?

Affirmatif, Monsieur le Président. Le satellite est à la verticale depuis 48 heures. Le convoi est arrivé il y a vingt-cinq minutes et nos informateurs sont formels, l'otage en fait partie.

– On peut avoir une vue basse ?

– Voilà.

L'homme en uniforme appuya sur quelques touches de son clavier et l'image satellite grandit sur l'écran. Il essuya la sueur qui perlait sur son front avant de poursuivre :

– En haut à droite, c'est la ferme où ils l'ont emmené. Il y est gardé par deux ou trois hommes.

– Et le reste de leur troupe ?

– Dans le hangar en face.

– Bon, rappelez-moi le nom de l'opération ?

– Œil de lynx, Monsieur le Président. Les hélicoptères sont à une minute. Nous avons une lucarne de 30 secondes pour lancer le missile sur le hangar. Dès que leurs hommes seront neutralisés, nos forces spéciales pourront investir la ferme.

– Allez-y. Maintenant.

Une traînée de lumière à la gauche de l'écran, qui se termine en explosion sur le hangar. Puis l'image de trois hélicoptères volant au ras du sol, des hommes qui en sautent pour investir la ferme, en haut à droite de l'écran. Des détonations, le retour des forces spéciales avec l'otage, sain et sauf.

– Mission terminée, Monsieur le Président.

Le Chef de l'état quitta rapidement la pièce située dans le bunker du sous-sol de l'Élysée. Dans l'ascenseur qui le ramenait à la surface, il sortit une feuille de la poche de sa veste.

Revoir ses notes pour la conférence de presse qui l'attendait au sujet de la crise des retraites.

Michel

Jeux de miroir

Faites vos jeux, rien ne va plus...

Frivole et insolente, je souris à mon image.

Complice, le grand miroir au lourd cadre doré, me renvoie le reflet de mon élégante silhouette. Posés devant moi en une improbable géométrie, dés, jetons, cartes, petits chevaux, objets inertes et sans vie, attendent patiemment que le jeu démarre.

Prête à en découdre, je me glisse rapidement derrière le tapis en feutre vert.

Atout maître du jeu, je suis la dame de cœur séduisante et cruelle, rivale de l'as de trèfle. En un tournemain, je sais me transformer en valet de pique mortifère pour mettre mes partenaires sur le carreau. Je sais que je vais gagner !

Je bats les cartes avec lenteur pour endormir l'attention de mes adversaires, et déjà mes doigts en embuscade picotent d'excitation !

Dans mon cerveau fébrile, des stratégies s'échafaudent subtiles et inquiétantes, pour réduire en charpie cette nature morte trop parfaite, alignée devant moi.

Au creux de ma main, les dés aux aguets, puissants et toxiques, attendent de rouler vers leur destin, emportant tout sur leur passage.

J'aime relever les défis, me mettre en danger, jouer à quitte ou double. Je suis tellement sûre de moi, de mes pouvoirs, de ma chance. Rien ne peut m'arriver.

- Faites vos jeux, rien ne va plus...

Mais que s'est-il donc passé ?

Dans le halo doré du miroir, je n'aperçois plus que l'image figée d'une vieille femme aux yeux hagards.

J'ai changé de cadre de vie, j'habite une maison qui chante. Dans ses plis, elle retient les poussières de ma vie. Un souffle singulier traverse ma mémoire transformée en grenier à fourbi. Les choses ne s'ordonnent plus dans ma tête. Elles filent à l'allure d'une comète, ne laissant qu'un peu de poudre blanche après leur passage.

- Tu es belle, tu sais !

Cette phrase Paul l'a-t-il prononcée ? Je ne sais plus... peut-être l'ai-je entendue à un coin d'une rue, adressée à une autre que moi ? Sans doute...

Mon corps chaotique swingue, mes yeux regardent ailleurs, mes bras se tendent et n'embrassent plus que le vide.

Je ne me souviens plus... Des cartes inanimées gisent pêle-mêle devant moi, je ne sais qu'en faire. Mon esprit est devenu si léger qu'on pourrait le prendre pour un meuble en lévitation. Plus rien ne peut le fixer, lui imposer des limites, il m'échappe comme les cartes qui glissent de mes mains.

Je suis devenue un pli sans urgence qui prend son temps pour arriver. Je cherche un point de chute, une destination à laquelle m'accrocher.

Le miroir me regarde et reste muet.

- Faites vos jeux, rien ne va plus !

Sylvie

Mon amie la rose

« On est bien peu de chose et mon amie la rose me l'a dit ce matin, à l'aurore je suis née, baptisée de rosée, je me suis épanouie heureuse et amoureuse aux rayons du soleil, me suis fermée la nuit, me suis réveillée vieille, pourtant j'étais très belle ».

Cette chanson écrite par Cécile Caulier et interprétée merveilleusement par Françoise Hardy m'a toujours beaucoup touchée.

Pierre de Ronsard déjà au XVI^e siècle adorait les roses. Et c'est à Cassandre Salviati qu'il déclame ces vers sublimes : « *Mignonne, allons voir si la rose, qui ce matin avait éclos, sa robe de pourpre au soleil, a point perdu cette vesprée, les plis de sa robe pourprée, et son teint au vôtre pareil* ». Et un peu plus loin « *cueillez, cueillez votre jeunesse, comme à cette fleur, la vieillesse fera ternir votre beauté* ».

Tout cela évoque la beauté et la jeunesse qui passent comme le temps d'une fleur. Mais que s'est-il passé entre cette période qu'on appelle la fleur de l'âge et cette autre période qu'on appelle la vieillesse ?

Le temps, le temps qui rythme notre existence. Le temps que les hommes ont organisé à leur gré en créant d'innombrables calendriers : calendriers solaires ou lunaires, calendrier julien, grégorien ou républicain, en passant par les va et vient des heures d'hiver et d'été.

Pourtant, nous ne savons rien de ce temps, mystérieux et évident à la fois.

L'écriture sainte aussi nous parle du temps : « *Il y a un temps pour tout, un temps pour toute chose sous les cieux. Un temps pour naître et un temps pour mourir, un temps pour planter et un temps pour arracher ce qui a été planté. Un temps pour pleurer et un temps pour rire*. Et l'auteur continue un peu plus loin : « *Vanité des vanités, tout est vanité* ».

Et ce temps, personne ne peut l'arrêter. Un autre poète, Alphonse de Lamartine, continue de m'enchanter avec « *Ainsi toujours poussés vers de nouveaux rivages, dans la nuit éternelle emportés sans retour, ne pourrions-nous jamais sur l'océan des âges, jeter l'ancre un seul jour ?* » sans oublier le célèbre « *Ô temps, suspends ton vol et vous, heures propices, suspendez votre cours* ».

Victor Hugo, lui aussi, évoque souvent le temps qui passe dans ses méditations : « *On voudrait revenir à la page où l'on aime et la page où l'on meurt est déjà sous nos doigts* ».

Je laisse le mot de la fin au regretté Jean d'Ormesson : « *Le temps passe, le temps s'en va, les années s'en vont, la vie s'en va et nous nous en allons. Rien ne dure. Tout passe : nos bonheurs, nos chagrins, nos civilisations. La terre n'est qu'une longue ruine et elle passera toute entière, et aussi notre soleil et notre galaxie. Nous savons aussi, bien sûr, que nous mourrons un jour. Mais cette conviction ne nous empêche pas d'agir, de lire, de faire la guerre ou de faire l'amour, de vivre et même d'être gais et heureux. Ce que nous aimons, c'est vivre !* »

Irène

Cliché n° 29

Chaque heure, mon appareil photo déclenche et capture une image. « La vie en Rose ». C'est mon projet artistique. Un travail sur la fragilité de la vie et la décrépitude qui guette tous les êtres vivants du monde. Une altération lente.

C'est morbide, me dit Lucien. Et alors ? La mort fait partie de la vie. Elle est en nous dès le premier souffle, dès la première démultiplication de cellules. Au jour le jour, on ne voit rien, ou pas grand-chose. C'est comme pour cette rose. Peu de différence entre les clichés 28, 29 ou 30.

Et puis un pétale tombe. Et ça nous réveille. La vie est précaire. Lucien n'aime pas mon travail, cela l'angoisse. Il préférerait quand je photographiais les nuages. Le temps qui file à la vitesse de jolis cumulus dans un ciel bleu, c'est plus abstrait. Mais voir la peau tendre et nacrée de cette fleur se dessécher, se ratatiner, se nécroser, ça l'interpelle. Ça lui provoque de la souffrance. Tu es un vrai névrosé ! Lucien sait comment va finir cette rose. Il aura pitié d'elle. Elle deviendra moche, dégoûtante même. Il ne pourra plus la regarder. Il n'aura plus qu'une hâte : la mettre à la poubelle. Ne plus la voir.

Ne plus entendre le déclic de mon appareil saisissant son agonie interminable. Il me détestera de faire de lui le témoin d'une vie qui se fane.

Valérie

Les châteaux de Dieu

Frémissant doucement au bout de mon bâton, je ferme les yeux, me love dans leur souffle et me tends vers eux. Ils sont mille, ils sont cent, qui me frôlent nonchalamment. Et puis, soudain, ils me soulèvent d'un mouvement fluide et lent et me déposent tendrement parmi les autres châteaux de Dieu dans un ciel cotonneux, couleur menthe à l'eau,

Vous tous, qui êtes restés en bas, je vous regarde me regarder passer, et je vous entends commenter, fascinés, chacune de mes métamorphoses.

- C'est un chien-mouton qui garde les troupeaux qui s'effilochent dans le ciel.

- C'est un voile impalpable qui unit l'aurore au crépuscule... un tulle qui se déchire contre la ligne d'horizon... Deux baisers, sur des lèvres immaculées qui embrasent l'aube ...

- Le blanc des plumes de grands oiseaux lunaires qui naissent de la lumière. Et la danse des bateaux-ivres qui courtisent tous les soleils.

- Un ange qui déploie ses ailes pour réveiller tous nos désirs. Et l'immense immensité de tous nos songes. Parce que je...suis...la...

- Regarde, regarde ma barbe à papa, grand-mère ! On dirait un nuage qui rêve, dit la petite fille, en commençant à me déguster très délicatement.

Rosemarie

Un jour les anges en auront marre

Deux anges gardiens, épuisés de leurs missions de protection, s'apprêtent à jeter l'éponge. À tour de rôle, ils racontent leurs déboires.

GABRIEL Je n'en peux plus ! Je vais devenir chèvre avec cette mission !

ARIEL Mais que t'arrive-t-il ?

GABRIEL Je suis chargé de protéger Serge Gainsbourg mais y a plus rien à faire !

ARIEL Ah bon, pourquoi ?

GABRIEL Beh, il a pas arrêté de fumer comme je lui ai suggéré. Du coup, il va nourrir le monstre en lui. C'est inévitable !

ARIEL Alors toi, tu es comme ça ? Tu jettes l'éponge aussi facilement ?

GABRIEL S'il n'y avait que ça... je pourrais encore le sauver. Mais le tout mélangé à l'alcool, je ne te raconte pas ! Il est condamné.

ARIEL Tu vas le rappeler à toi ?

GABRIEL Ah non, Le purgatoire d'abord ! Il va passer en cure de désintox avant. Ensuite, j'aviserai ! Et toi ? Ta mission se passe bien ?

ARIEL Ne m'en parle pas ! Ma mission est de protéger Emmanuel Macron mais j'ai du pain sur la planche...

GABRIEL Ah bon ? Il est si terrible que ça ?

ARIEL Je dirais pas ça comme ça... Il ne m'écoute pas ! J'essaie de lui faire prendre les bonnes décisions mais il n'entend pas ma voix.

GABRIEL Qu'est-ce que tu comptes faire alors ?

ARIEL Si ça continue, je vais le laisser tomber... J'en ai marre de m'occuper d'âmes qui n'en font qu'à leur tête !

GABRIEL Tu peux lui envoyer un signe pour qu'il daigne enfin t'écouter ?

ARIEL Tu parles ! Il s'en moque ! Il fait ce qu'il veut sans écouter son peuple. Je peux te dire qu'il s'attire les foudres des autres âmes. J'ai bien peur que tout cela se retourne contre lui.

GABRIEL Tu crains pour sa vie sur terre ?

ARIEL Je veux bien mener ma mission jusqu'au bout mais c'est la dernière fois ! Après, j'abandonne !

GABRIEL Tu penses qu'il risque sa vie ?

ARIEL Bien sûr ! Mais si un mécontent s'en prend à lui, je ne pourrai plus l'aider !

GABRIEL Quelle galère ! On est pas aidés quand même ! Et nous, la retraite c'est pas pour tout de suite !

ARIEL C'est clair ! Dis, tu m'accompagnes au Shamrock ? J'ai besoin d'un petit remontant.

GABRIEL Avec plaisir !

Sandra

Blanc-écru-laine

Cela faisait quelque temps déjà que Mary O' Flaherty avait commencé à tricoter un de ces pulls en laine de couleur blanche écru qui faisait la fierté d'Inishmore, une des îles d'Aran au large du golfe de Galway dans le Connemara. Le plus profond silence aurait régné dans la pièce, s'il n'y avait eu ce léger cliquetis métallique des aiguilles, à peine perceptible à l'oreille. Mary O' Flaherty faisait sans cesse, presque comme un automate, défiler entre ses doigts agiles et ses mains expertes les milliers de mailles de cet ouvrage d'exception.

Elle se souvenait des histoires que lui racontait sa grand-mère qui lui avait appris à tricoter et qu'elle tenait elle-même de la sienne. En ce temps-là, les hommes étaient encore presque tous des pêcheurs. Les pulls que tricotaient leurs épouses ou leurs mères devaient à la fois tenir chaud en mer et avoir des motifs suffisamment singuliers pour identifier le corps des noyés. Pas une seule maison de cette île battue par les vents n'avait malheureusement été épargnée par ce sort tragique. Les motifs à Inishmore pouvaient être des losanges, des treillis, des grains de riz, des nids d'abeille, des zigzags. Chacun symbolisait quelque chose à sa façon. Dans le clan des O' Flaherty, les pulls depuis toujours affichaient des torsades qui rappelaient les nœuds et les cordages des bateaux.

Mais lorsque Mary regardait l'ouvrage en train de prendre forme sous ses yeux, elle voyait tout autre chose. Le pull en laine écru évoquait lorsqu'elle le bougeait un tant soit peu les moutons en train de paître dans les rares champs perdus au milieu d'un décor de pierre. Les bêtes étaient tondues en mai ; elles avaient la même apparence que les pulls en laine vierge ; celle-ci n'était jamais colorée et conservait son aspect naturel, un blanc pas vraiment blanc, simplement écru, comme la toison originelle.

Mais Mary avait de l'imagination à revendre, elle voyait également les nuages laineux qui se détachaient sur le fond d'un ciel souvent gris, rarement bleu et jamais tout à fait rassurant.

Ou encore la voile des frêles esquifs qu'empruntaient les hommes pour aller pêcher, quittes à affronter les éléments par tous les temps, en prenant des risques insensés.

Parfois aussi, elle pensait tristement à l'écume des vagues qui avaient si souvent rejeté sur les plages de même couleur que ces pulls, les corps sans vie des marins que la mer rendait ainsi définitivement à la terre.

Jean-Claude

Les fenêtres de l'âme

Un éclair lumineux jaillit. Il surgit par-delà le vide, bravant l'espace en ma direction. Cette onde de choc me frappa en plein cœur. L'émotion délicate qui m'envahit me caressa la joue. C'était comme si un lien s'était tissé. C'était comme si l'essentiel était personnifié. Comme si l'essence même de l'amour s'était incarnée.

Un fil indescriptible m'attachait à lui. Il ondulait au gré du vent, de sa douceur charismatique, voire embarrassante. Souple mais résistant, le fil !

Tel un équilibriste au-dessus du fossé, je me tenais pour ne pas sombrer. Parce que sa couleur ébène me désarçonnait. La profondeur de son éclat m'émerveillait. Une nébuleuse assombrie éclatante de beauté. Je ne pouvais le décrire. Il me faisait l'effet d'une étoffe douce et maillée effleurant ma peau, hérissant mes poils sur des kilomètres d'épiderme.

Ce cocon m'enfermait. Moi et mes émotions. Nul ne pouvait en réchapper. Parce que son coloris profond me transperçait de milliers de filaments. Un métier à tisser plusieurs battements par minute. Il semblait éclater dans ma poitrine.

Pique-moi mon cœur ! Que je puisse renaître de cette transformation. Une nouvelle vie m'attend à l'ombre de ses paupières. Il me faut entretenir le cordon invisible et éphémère qui navigue en mon être. Ses cils faisaient mine de papillonner, de haut en bas, de bas en haut. Mais il ne me quittait plus. À présent, il faisait partie de moi. Il m'entourait de son élasticité et se refermait brusquement sur ma carapace. J'étais seul maître à bord, soutenant cette vision, encore et encore. Personne n'aurait pu me froisser à cet instant, pas même s'ils l'avaient voulu. L'attention était à son paroxysme pourtant. Les passants n'avaient d'yeux que pour lui. Un spectacle sans nom, soutenu par de luxueux coups d'œil. La jeune femme se leva. En une fraction de seconde, il se déroba. Le tissu de mon cœur s'effila.

Et c'est dans une ruelle aussi sombre que le cœur du bois qu'il s'en alla, enchaîné à son hôte. Ténébreux et éclatant. Torturé et vivant.

Marie

Auxiliaire de vie retrouvée morte

Décidément, cette photo me chiffonne, songea le lieutenant en sirotant son café arrosé. Notre enquêteur a pour manie de verser du marc dans sa tasse pour s'éclaircir les idées. Le cliché montre une étoile de mer récupérée sous la fenêtre de toit de la chambre où une sexagénaire a été retrouvée morte ce matin. Les circonstances sont curieuses : la victime a été piquée par un scorpion.

Or, si le venin de certaines espèces peut être mortel, dans nos contrées, ces arachnides ne sont pas plus dangereux que des moustiques.

Plus surprenant encore, pas moins de sept spécimens ont été capturés dont deux égarés sur son lit placé au-dessous d'une lucarne restée ouverte.

Le drame a eu lieu au domaine du Dattier dans un cadre idyllique au nom provençal évocateur : Casteu dou souleu. Le château du soleil est une bastide blanche offrant une vue panoramique sur les îles du Levant. L'auxiliaire de vie occupait seule une maison de gardien attenante avant de la perdre (la vie). Sa tâche principale consistait à véhiculer Madame Mireille Fontaine, héritière du célèbre géographe, pour faire ses courses et ses visites régulières chez le médecin.

Partie prendre le frais en Savoie, cette dernière avait confié le domaine à la fille de sa meilleure amie ravie de faire découvrir les joies de la mer à son fils Lionel.

Derrière la maison de gardien débouche un petit chemin escarpé qui mène jusqu'à une crique où le jeune garçon de douze ans passe des heures à se baigner avec masque, tuba et palmes.

Le lieutenant, intrigué par l'étoile, n'a pas mis longtemps à remonter jusqu'à lui et à le faire parler.

Hier, Lionel en a rapporté une et l'a fait sécher au soleil. Procédé qu'il avait déjà expérimenté avec des oursins que les fourmis avaient minutieusement nettoyés. Elles ont peut-être la vue basse mais leur odorat affûté ne les trompe pas longtemps. Après leur passage, les oursins avaient dévoilé de belles stries irisées et il espérait que son étoile à cinq branches constituerait bientôt la perle de sa collection. Ayant repéré une fourmilière toute proche, il l'avait déposée au pied des mimosas de Madame Tréménec.

L'après-midi même, parti en promenade avec sa mère, il était tombé sur un nid de scorpions qu'il avait scotchés délicatement sur le capot blanc de la Citroën maternelle. Rentré à la maison, Lionel les avait noyés dans une bassine d'eau avant de les exposer au soleil en compagnie de son étoile de mer. S'il avait eu un œil de lynx, il aurait pu observer depuis la fenêtre de la salle à manger l'ampleur du désastre mais il était trop occupé à dévorer son gratin de pâtes. Noyés, tu parles ! Ils étaient en train de se faire la malle.

La fraîcheur de la nuit venue, les scorpions avaient trouvé refuge dans les combles.

Madame Tréménec avait déjà la phobie des araignées. Ce matin-là, elle découvrit qu'elle éprouvait aussi une peur panique des scorpions. L'autopsie révélera la véritable cause du décès en mettant à jour une insuffisance cardiaque.

Dossier classé.

Notre lieutenant se remémora ce conte célèbre : un matin, en arrivant sur la plage, un homme découvre des milliers d'étoiles de mer échouées et un petit garçon qui s'emploie à les remettre à l'eau. Il le félicite pour ce qu'il a entrepris mais lui fait remarquer que c'est peine perdue. « C'est juste mais pour cette étoile de mer-là, ça fait une sacrée différence » lui répond le gamin en la jetant au large.

Notre bretonne serait toujours de ce monde si Lionel avait éprouvé plus d'empathie envers ces créatures et s'il avait su que le scorpion est un signe d'eau, bougre de couillon !

Pierre Emmanuel

La carrière

Paul aurait du refuser de soulever ce bloc de marbre bien trop lourd pour lui. Ernest, le contremaître du chantier, un vrai bourreau, sait pourtant que sa nouvelle recrue est fragile. Mais il se fout pas mal de son état. Il veut lui faire payer son audace de l'avoir doublé ce matin, sur la route de la carrière, sans faire clignoter son feu de changement de direction.

La cyanose de Paul provoque chez lui une accélération dangereuse de son rythme cardiaque. Son cœur peut se mettre à battre brusquement à plus de cent quatre vingts pulsations par minute, lors d'un effort important. Le voilà maintenant en arrêt cardiorespiratoire. Le contremaître paniqué se met à crier : « Paul a un malaise, il ne respire plus, il faut faire quelque chose ! ».

Heureusement, parmi le personnel présent, Momo, un secouriste, se précipite et commence à lui faire un massage cardiaque. Pendant que Pedro court chercher le défibrillateur maintenant obligatoire. Il est entreposé dans le vieil Algeco qui sert de bureau à Ernest : « Où est le défibrillateur? Je ne le trouve pas ! » hurle-t-il.

Momo, le secouriste infatigable, continue ses massages cardiaques à Paul, toujours dans le cirage. Après quelques minutes interminables, c'est au moment où Pedro sort de l'Algeco en criant : « Ça y est, je l'ai trouvé ! », que le cœur de Paul se remet enfin à battre. Il ouvre les yeux... Ouf ! Il l'a échappé belle.

Pendant tout ce temps, Ernest est resté assis sur une pierre, effondré, tétanisé, prostré, incapable de faire un mouvement, de dire une parole, de prendre une décision, de donner un ordre. Il pense déjà aux conséquences que cet accident va avoir pour lui. Il y aura forcément une enquête. Comme il n'est déjà pas en odeur de sainteté parmi le personnel de la carrière ; interrogés, les témoins de l'accident ne vont pas se gêner pour l'enfoncer.

Lui sait pourquoi Pedro n'a pas trouvé de suite le défibrillateur dans son bureau. Fixé à la cloison, à droite de la porte d'entrée, il lui sert de porte manteau pour accrocher ses vêtements.

Christian

Conduite sportive

- « Clignoter ! Vous savez ce que ça veut dire, tout de même ? Je vous avais demandé de clignoter à droite puis de vous insérer dans la file pour prendre la prochaine sortie vers Cronenbourg ! Au lieu de ça, vous avez foncé tout droit et vous avez loupé la sortie...

Mais, M'dame, je ne savais plus où était le clignotant...

- Vous ne saviez plus où était le clignotant, alors ça, c'est la meilleure ! Et la pédale du frein, vous savez où elle est ? Il faudra vous en souvenir le jour où quelqu'un pilera devant vous. Attention ! Mais vous avez failli enquiller la 307 devant vous ! C'est pas possible, j'ai le cœur fragile, moi !
- Mais c'est l'autre-là, il n'respecte pas les distances de sécurité !
- Non mais quelle audace ! C'est vous qui ne respectez pas les distances de sécurité : vous êtes à deux mètres de la voiture qui précède, c'est à vous de ralentir ! Ce n'est pas en gardant le pied vissé à l'accélérateur que vous allez décrocher votre permis. Croyez-moi, le jour de l'examen, ça ne pardonne pas... ah, je commence à avoir des palpitations tellement vous me mettez les nerfs en pelote !
- Ohhh, regardez-moi ce bourreau ! Il m'a fait une queue de poisson, je n'vais pas laisser passer ça !
- Mais calmez-vous ! Vous n'allez tout de même pas le poursuivre sur l'autoroute. Si vous ne levez pas le pied, on va finir dans le décor. Passer le restant de mes jours au cimetière, ça ne m'intéresse pas ! Même dans un beau caveau en marbre...

- Si on peut plus appuyer sur le champignon, autant laisser le volant et aller à la salle... soulever de la fonte, y' que ça pour me détendre. Vous avez déjà essayé, l'haltérophilie ?
- L'haltérophilie, moi ? Vous me voyez avec vingt kilos au bout de chaque bras ? C'est la cyanose assurée ! La dernière fois que j'ai fait du sport, ça s'est terminé comme ça, le visage tout bleu et le cœur à cent cinquante pulsations par minute. J'ai failli y passer. Alors, c'est pas pour me lancer dans l'haltérophilie ! Allez, on rentre à l'auto-école. Prenez la deuxième à droite. Vous vous souvenez où est le clignotant ?
-

Florence

Le poids des mots, le choc des photos

Dénoncer la violence faite aux femmes avec des images et des mots forts : la commande était claire mais la mise en musique compliquée et sujette à discussion.

Un premier scénario vit le jour.

Au palais de justice, un bureau avec une table encombrée de dossiers.

Une femme entre, ouvre une chemise et lit un rapport concernant un petit bout de femme fragile qui avait eu l'audace de s'opposer à un mari qui la maltraitait depuis de longues années, un homme sans cœur ou plutôt au cœur de marbre. Dans sa déposition cette femme raconte comment, face aux insultes, aux coups, aux étranglements jusqu'à la cyanose, elle avait eu le courage de se soulever face à son bourreau de mari et de porter plainte sans rien cacher de leur vie.

La procureure est émue par ce récit qui est le reflet de bien d'autres cas de violences. Elle sent les pulsations de son cœur qui s'emballe : déterminée, elle fera un réquisitoire sans indulgence et fera condamner cet homme. Elle en est sûre.

– Stop, s'écrie le réalisateur, c'est de la gnognote; on n'est pas dans un monde de bisounours ! Où sont les images fortes ? Allez, on change de braquet.

Deuxième scénario.

Une lumière de clignoter comme un flash et un homme balance une gifle à une jeune femme. Nouveau flash, un visage tuméfié remplit l'écran pendant quelques secondes. Un troisième flash, une femme à terre dans une mare de sang. Quatrième flash, une ambulance toute sirène hurlante. Cinquième flash, une tombe fraîchement creusée.

Fin de visionnement.

– Qu'en pensez-vous Madame la Déléguée interministérielle ?

– J'hésite ; la première proposition me semble un peu faible ; il faudrait à minima montrer le procès avec le réquisitoire et une condamnation sévère. Mais la seconde me semble très violente et parfois la violence est contre-productive. Vous savez que maintenant, pour dénoncer les violences routières, les nouveaux spots font une place à la bienveillance et à la gratitude. Aussi, je ne sais que dire. Il faut que j'en réfère au « Château ».

Peu après une campagne sauvage intitulée « Juste parce que je suis une femme » s'afficha sur les murs avec des visages tuméfiés de femmes universellement connues dans le but avoué de choquer pour faire bouger concrètement les décideurs politiques.

Aujourd'hui, où en est-on ?

Françoise